La littérature est inactuelle

Robert Melançon

Volume 29, numéro 4 (172), août 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31170ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, R. (1987). La littérature est inactuelle. *Liberté*, 29(4), 102-108.

ROBERT MELANÇON

La littérature est inactuelle

Si vous ignorez ce qu'est un palindrome, précipitez-vous sur le numéro 193 (février 1987) de la *NBJ* (Case postale 131, Outremont H2V 4M8). Sous le titre *La brève muse rude du résumé verbal* (qui en donne un exemple élégant et concis), vous en lirez un gigantesque, qui ne compte pas moins de 7 035 lettres. De la première strophe:

Étire la muse, rétracte la mélodie.

Nul âge relève la noirceur à l'éden.

Gilet. Ah!

à la dernière, quatorze pages plus loin:

Hâte. Ligne de la rue... cri!

*On a levé le régál. Une idole, mal et
carte, résúma le rite*

le poème (oui, c'est un poème) s'est complètement retourné, lisible lettre par lettre dans un sens comme dans l'autre, parfaitement symétrique. Luc Forest, qui a commis ce monstre magnifique et troublant, propose aussi un poème tétraholorime, un dipalindrome, un tétrapalindrome. Si vous vous imaginez que ces *jeux* appartiennent à la catégorie anodine des mots croisés et du scrabble ou qu'un palindrome de 7 035 lettres trouverait sa place dans le *Guinness Book of Records* mieux que dans une revue littéraire, vous pouvez aussi bien vous en tenir aux rimettes de Paul Géraldy, aux trémolos de François Charron ou au dernier Goncourt. Sceptiques, lisez Edward Lear,

les travaux de l'Oulipo, les romans de Pérec, les *Bigarrures* de Tabourot des Accords, l'*Anthologie grecque*, Apollinaire, des traités de rhétorique: la littérature est un art.

Toujours dans ce numéro 193 de la *NBJ*, Normand de Bellefeuille livre *Douze hypothèses* sur l'écriture pour lesquelles je donnerais maints gros ouvrages: Eschyle (voyez le sourire innombrable de la mer au premier fragment), Léautaud (au fragment 10 sur le désir paradoxal de ne pas communiquer à quiconque la passion qu'on éprouve pour un texte) et Malcolm Lowry (sur le rapport entre l'écriture et «le premier alcool du matin» au fragment 3) s'y rencontrent — en tout cas, je les y ai rencontrés.

Autre rencontre étonnante, et sur le théâtre improbable de la banlieue, celle que ménage dans le numéro 410 (mars 1987) de la *NRF* (49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge), Jean Borie dans une superbe étude, *Baudelaire, Céline*, qui évoque les plus beaux essais de Walter Benjamin et d'Edmund Wilson par l'intelligence, la précision, l'étendue, l'élégance du savoir. Certain lieu commun qui n'est qu'une ânerie (ce ne sont pas des synonymes) voudrait qu'on distingue l'essai d'un «écrivain» de l'article d'un «professeur» à l'absence ou à la présence de notes au bas des pages. Ce serait une manière paresseusement mécanique de tracer les frontières de la littérature. Au fait, faut-il chercher ces frontières qui ont la propriété curieuse de reculer à la vitesse de l'horizon? S'acharner à définir la «littéralité», n'est-ce pas le type même du faux problème? Quoi qu'il en soit, Jean Borie, qui est professeur et qui n'hésite pas à étoiler son texte de notes, est d'évidence un écrivain. Son étude vaut à elle seule l'achat de ce numéro où on peut également lire des lettres de Pasternak, des poèmes de Paul De Roux (étrangement inégaux, tour à tour plats et superbes), un compte rendu dévastateur de la récente traduction française d'*Être*

et temps de Heidegger.

Dans le numéro précédent de la *NRF* (février 1987), outre de nouvelles *Amorces* par Henri Thomas («En littérature, on n'arrête pas de faire le ménage; il manque quelque chose chez ceux qui laissent tout traîner»), je m'en voudrais de ne pas signaler un *Éloge de la pluie* par Jacques Réda, qui mêle avec bonheur la prose et le vers. Rien n'est plus difficile: il faut à la fois éviter que prose et vers se contaminent (que la prose se poétise et se métrifie, que le vers s'étire en prose coupée) et s'assurer que leur réunion forme un ensemble d'un ton uni.

La *NRF* reste depuis le début du siècle un lieu de découvertes. On aimerait percer le secret de cette jeunesse qui dure. À moins que ce secret ne soit justement une façon de n'être ni jeune ni vieille, résolument inactuelle comme Nietzsche le disait de la philosophie et comme il faudrait le dire, peut-être, de la littérature. La comparaison de la *NRF* avec *L'Infini* laisse en tout cas songeur. Comment se fait-il que *Tel Quel* (*L'Infini*, c'est *Tel Quel* sous un autre visage, comme une matrone après un *face-lift*), qui fut si vif, provocant, stimulant, soit devenu ce recueil éclectique et obèse? J'y reviendrai une autre fois, trop découragé aujourd'hui par ce numéro 17 (hiver 1987) dont les répétitions accablent.

* * *

J'avais salué cet hiver les premiers numéros de deux revues: *Le Beffroi* et *Filigrane*. Je les ai retrouvées toutes deux à leur deuxième livraison, les reconnaissant aussitôt, déjà familières. C'est qu'on prend vite des habitudes à lire des revues: on attend les mêmes rubriques au sommaire, des collaborateurs réguliers, jusqu'à un format et une mise en page à quoi on s'attache parce qu'ils sont aussi un style.

Filigrane (7, rue Chaudron, 75010 Paris), sous

l'austérité d'une couverture blanche à la typographie un peu chargée, rassemble près de trois cents pages serrées de «recherches littéraires et spirituelles». C'est beau, cette sévérité, ce refus des concessions, cette ferveur un peu raidie. Le «volume» 2 (mars 1987) propose un ensemble assez brouillon, très inégal, parfois naïf et involontairement drôle (le *Kenneth White en Filigrane* d'Alain-René Gélinau, digne du bulletin ronéotypé d'une troupe de scouts, trace à coups de litanies et de citations un portrait qu'on croirait une charge parodique s'il n'était empreint de tant de sérieux et de respect). Mais tout cela est, ô combien, rafraîchissant et tonique! L'équipe de *Filigrane* n'a pas appris les bons usages littéraires, d'où des gaffes, des ingénuités dignes d'un Huron de conte philosophique, des déclarations à l'emporte-pièce, et surtout cette chose si rare: la capacité d'admirer sans réserve. On peut penser que cette admiration s'égaré, mais ce n'est pas essentiel. Stendhal disait des Français que la peur d'être dupes leur retirait leurs plus beaux mouvements. Les collaborateurs de *Filigrane* ne souffrent manifestement pas de ce travers. Ils admirent Kenneth White? Eh bien ils le disent, sur tous les tons, louant ses livres, rapportant ses propos, s'ébahissant de ses façons d'être, de l'agencement de sa pièce de travail, de ses gestes, de sa manière de s'habiller, de ses yeux, de ses cheveux, de son régime... N'importe si cela prête à sourire. Ce qui s'exprime là, non sans maladresse, c'est un désir si violent, si têtu, d'autre chose que de ce dont les journaux, les revues, les livres, la télévision, les conversations nous rabattent constamment les oreilles. Cela ne se donne pas à lire partout et vaut bien qu'on passe outre à quelques enfantillages. Dans ce numéro, en particulier, les entretiens avec Marie-Madeleine Davy et Kenneth White, un essai d'Anne Bineau, une traduction de *A Winter Walk* de Thoreau, quelques poèmes séduisent.

Le Beffroi (3550, du Long-Sault, Beauport, Qué-

bec, G1E 1H6) offre un tout autre visage: une couverture glacée, un titre orné d'une grande lettrine médiévale, le détail d'un tableau de Memling, *Le Débarquement de Sainte-Ursule à Cologne* (des toits, le clocher d'une cathédrale, le mât d'un voilier rayant un clair ciel verdâtre). C'est élégant, froid, extrêmement distant. Mais quel rapport avec les textes? Une maquette si soignée fait signe. De quoi? Le numéro 1 portait un détail d'un tableau de Van Eyck, *L'Adoration de l'Agneau mystique*: encore un fond de ciel infini sur lequel se découpent des tours, des toits, des clochers, l'élan de toute une architecture gothique vers les hauteurs. Un beffroi, dit Littré, est «une tour dans laquelle est une cloche prête à sonner l'alarme». Cela peint, il me semble, l'esprit de cette revue à propos de laquelle il serait malveillant d'invoquer l'esprit de clocher mais nullement excessif de parler d'une mentalité d'assiégés. *Le Beffroi* se propose de défendre la Liberté, l'Humanisme, la Culture. On trouve difficilement à redire à ce programme trop vague pour appeler une franche opposition. À lire les textes dans le détail, c'est une autre affaire: cet Humanisme, cette Culture, ces Valeurs ont une couleur politique qui inquiéterait vaguement si son passéisme trop visible, entre Joseph de Maistre et le *Syllabus*, n'en dénonçait la futilité. Invoquer à tout propos l'Être, l'Homme, la Vérité, le Beau, le Vrai, le Bien, l'Esprit, l'Histoire, la Chute, l'Apocalypse, la Révélation et Ainsidesuite, c'est s'enfermer dans une caverne à majuscules, officier dans une liturgie d'ombres, ce n'est pas penser. Cette «revue philosophique et littéraire» oublie l'injonction socratique. Socrate ne soutenait aucune thèse, il savait seulement qu'il ne savait rien et ne demandait qu'une chose, mais impérativement, à ses interlocuteurs: qu'ils pensent vraiment ce qu'ils prétendaient penser. On ne peut pas dire que pensent Alexis Klimov, dont la *Matière à réflexion* n'est qu'une collection de citations disparates, ni Jean

Renaud, dont *Routes et déroutes* font se bousculer l'oxymore, le pléonasme et le pathos. Pas plus que Jean Éthier-Blais, dont l'interminable compte rendu du livre de Gordon Sheppard et Andrée Yanacopoulos, *Signé Hubert Aquin — Enquête sur le suicide d'un écrivain*, s'assigne la tâche d'ajouter à l'insignifiance notoire de cet ouvrage. Pas plus que Jean-Pierre Issenhuth, dont *Solovki* exprime tout au plus une nostalgie sentimentale et sans objet. Pas plus que Jacques Drouin, dont la *Lettre à une pacifiste* ne déparerait pas le courrier des lecteurs d'un journal très quelconque. Comme on souhaiterait pourtant que *Le Beffroi* devienne un lieu de pensée où se briserait la plate unanimité progressiste de presque tout ce qui s'imprime! On reste, dans ce deuxième numéro plus encore que dans le premier, très loin du compte. Je signalerai néanmoins la réimpression d'un compte rendu du *Journal métaphysique* de Gabriel Marcel par Louis Lavelle (mais on ne peut pas dire que ce texte, paru en 1930, soit une nouveauté ni une rareté) et cinq lettres inédites de G. Marcel à L. Lavelle; un texte drôle, follement décousu et construit à la fois (un peu longuet quand même) de François Hébert, *L'expérience de Magdebourg*; la suite du dossier sur l'écrivain franco-roumain Benjamin Fondane. Pour ces pages-là, je ne désespère pas encore tout à fait du *Beffroi*.

* * *

Pour finir, je signale aux inconditionnels de la fin du siècle le numéro 67 de *Sud* (62, rue Sainte, 13001 Marseille) qui rassemble une dizaine de textes et d'études sur Germain Nouveau, le compagnon de Rimbaud du temps des *Illuminations*. Comme celui-ci il a quitté la poésie, mais au lieu de prendre le chemin de l'Afrique, il a fini mendiant aux portes des églises, anonyme volontaire, ne se désignant plus lui-

même que du surnom «Humilis». Sa poésie, dit un commentateur, avait cédé à l'expérience intérieure, à la foi. Cela se peut. Libre à chacun de penser ce qu'il veut d'une telle fin. N'empêche qu'on ne s'intéresse à Nouveau que parce qu'il a écrit, au jugement d'André Breton, une trentaine de poèmes «de toute beauté».